



Luméville-en-Ornois

Les distractions

Merci de poster vos avis sur :
lumeville@orange.fr



- 1-De 1930 à 1950
- 2-Les habitants
- 3-La vie à la maison
- 4-La vie au village
- 5-Les cultivateurs
- 6-Le conseil municipal
- 7-L'école
- 8-L'église
- 9-Gondrecourt-le-Château
- 10-Les distractions
- 11-Les personnages
- 12-Les entreprises

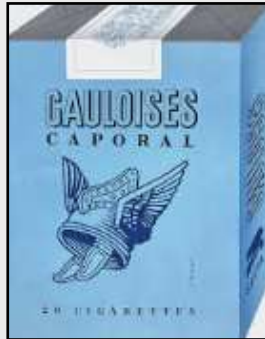
Chapitre 10 Les distractions



101-Les cafés
102-Le cinéma
103-Les fêtes patronales
104-Les manifestations
105-L'étang
106-La neige
107-La pose des maïs
108-La bonne année
109- Joël raconte



Juke-Box



101-Les cafés



Une chopine

Luméville :

dans les années 40, il y avait les café Bérard en face de l'étang avec une salle de danse et des billards et le café Millot.

-En 1955 : le café Soulette a succédé au café de Georges Millot. C'était un endroit très important, un lieu de convivialité (à l'époque, on ne savait même pas que le mot existait) où le village se retrouvait, enfin surtout les hommes. Ils jouaient aux cartes en buvant une chopine (25 cl) ou un canon (verre) de vin rouge tiré du tonneau. Ils fumaient beaucoup : des gauloises, des gitanes parfois papier maïs. Le dimanche soir, on se voyait à peine. On ne savait même pas que le cancer du fumeur existait et que « FUMER TUE » Je me souviens qu'il y avait parfois des filles avec nous qui buvaient du guignolet kirsch

Gondrecourt :

je me souviens du café du Kurt où il y avait un juke-box et des billards électriques (certainement les premiers de la région). Jackie se souvient qu'après les matchs de foot durant lesquels Kurt « distribuait » les ballons depuis son poste d'avant centre des GOG, l'équipe repassait dans son café pour y écouter Paloma, une chanteuse accordéoniste qui s'y produisait régulièrement. Apparemment, notre père avait plutôt ses habitudes au café Grandjacques.



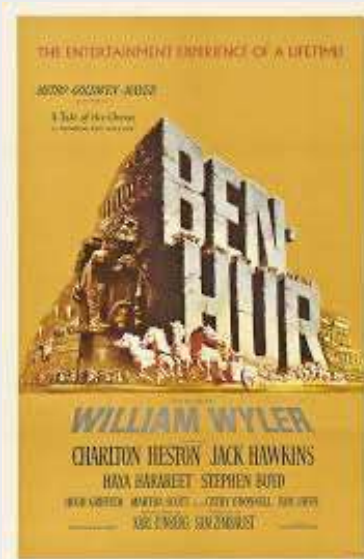
Guignolet Kirsch



102-Le cinéma



Sissi Impératrice
1956



Ben Hur
1959

Gérard se souvient :

du cinéma Printania à Gondrecourt, derrière le café Jacquinot. On y accédait par une passerelle surplombant l'Ornain. Un grand événement quand notre père disait « ce soir, on va au cinéma » On vidait la Juvaquatre ou la Châtelaine avec, parfois, des pots de peinture qui se renversaient.

On était placés sur des chaises par la « Dédée » pas toujours aimable mais toujours efficace avec sa lampe de poche. A l'entracte elle vendait des esquimaux, des caramels et des chocolats. Ci contre les films qui nous ont marqué.

Il y eut ensuite une petite salle au café de Kurt Schubert, puis , à la salle des fêtes de Luméville sur un écran peint en blanc sur le mur du fond par Albert Collot et ses fils. L'appareil était bruyant et pas toujours fiable

Joël le raconte très bien un peu plus loin



La vache et le prisonnier
1959

10-Les distractions



Le jour le plus long
1962



Le Salaire de la Peur
1953

103-les fêtes patronales

10-Les distractions

Gérard se souvient : 15 août fête patronale de Luméville : il y avait un tir, une confiserie, un manège d'enfants et un bal le soir à la salle des fêtes avec, très souvent le fameux orchestre 3D qu'il ne fallait pas siffler sous peine d'arrêter la musique. C'était un jour d'exception avec un repas dans la salle à manger avec parfois Madame Marmeuse aux fourneaux.(il y avait, à l'époque un certain nombre de femmes qui venaient cuisiner sur place lors des repas de fêtes). Les hommes buvaient pas mal et il était difficile pour les femmes de les trainer aux vêpres, mais, quand ils y allaient, ils se mettaient parfois à chanter. Les enfants étaient bien habillés. Le bal était un événement avec toutes les familles réunies dans une bonne ambiance villageoise. La salle étant petite, il y avait surtout des gens de Luméville

Monique se souvient : les repas de famille étaient très importants. Sa famille invitait fréquemment des personnes seules : Georges Marchand, Marie Millot, Marie Bussièrès, l'abbé Bréville. Les repas de fête étaient très copieux. Il y avait toujours 2 viandes : une volaille maison plus de la viande de boucherie. Monique se souvient également qu'il y avait une salle de danse chez Marthe Bérard.

Grégoire se souvient : lors d'un 15 Août, avoir traumatisé sa soeur Barbara et ses cousines, Céline et Stéphanie en les enfermant dans une cabane ou en glissant un pétard sous une bouse de vache fraîche et proche. Notre fils aîné était distrayant, plein d'imagination, mais parfois vraiment fatigant.



Joël raconte

La fête du 15 Août : Deux en un : Fête de la Vierge Marie et Fête du village !

Le programme était à la hauteur de l'événement. Grand messe le matin, repas interminable à midi (avec les mêmes têtes qu'à Noël), fête foraine l'après-midi, re-grand festin le soir et pour terminer en beauté, grand bal musette à la salle des Fêtes du Mazet.

Sur la place du lavoir, plus précisément de l'abreuvoir, les forains avaient installés (je parle là des meilleures années) :

- un manège avec des voitures, des chevaux et même un avion,
- un stand de confiserie avec toutes les cochonneries dont les enfants raffolent. Je n'oubliais jamais d'offrir un nougat à ma mère, il faut préciser que c'était avec l'argent qu'elle m'avait donné pour la fête,
- un stand de tir à la carabine. On avait le choix entre tirer sur des cartons, sur des ballons volants, sur des pipes tournantes ou des bâtonnets de porcelaine surmontés d'un truc à deux balles, en plume ou en peluche. C'est qu'il fallait être sacré bon tireur pour dégommer toutes ces cibles à deux mètres de distance !
- une pêche aux canards. Bref, le bonheur

Les bals



Joël raconte

Le bal du 15 Août

La salle des fêtes où se déroulait le bal sentait le neuf, parce qu'elle était récente et que l'Albert repeignait le crépi intérieur.

Deux salles.: dans la petite salle, la buvette, gérée par la mairie, où des bénévoles servaient bière Champigneulle et Orangina à gogo, dans un brouillard de fumée de Gitanes mais ou de Royale menthol.

Dans la grande salle, la piste de danse, que l'on avait saupoudré de talc pour mieux glisser. Les bancs disposés tout autour étaient occupés essentiellement par des filles en attente d'être invitées, et des mères qui surveillaient leur fille « Qu'elle n'aille pas fricoter avec le premier venu. » Les mômes couraient partout, échappant à tout contrôle adulte.

Perchés sur une estrade en planche, les rois du musette (un accordéoniste et deux collègues) enchaînaient paso doble, tango, valse, charleston, cha cha cha et rock endiablé à la façon des Chaussettes Noires. Des slows, bien sûr, lumière tamisée. C'est dans cette salle que ma mère m'a appris les 3 temps de la valse.

10-Les distractions



Les bals ambulants

Les bals jouaient un rôle important car de nombreux couples s'y sont rencontrés. Avec un déroulement bien codifié. Les filles étaient assises sur des bancs tout autour. Les garçons traversaient la piste pour aller les inviter avec le risque d'un refus toujours très humiliant. Au milieu de la soirée, un tango bleu où les filles invitaient les garçons qui attendaient fébrilement pour savoir si tous les espoirs étaient permis. Dans les villages environnant, des bals ambulants étaient installés une fois par an lors de la fête patronale. Je me souviens de Chassey, de Lezéville, de Horville, Dainville, Gondrecourt etc... avec des chapiteaux installés par Ladier, César ou Coiffier., offrant une piste de danse, des bancs tout autour accueillant généralement les filles, les garçons restant debout et, enfin une estrade pour l'orchestre.

Les bals à Vaucouleurs

Je me souviens également des bals de la Saint-Sylvestre à Vaucouleurs avec des orchestres réputés : André Verchuren, Jacques Hélian ... J'ai eu la chance d'avoir un cousin Robert qui avait une voiture et des parents cool. J'ai ainsi pu commencer à « sortir » à l'âge de 14 ans.

104-Les manifestations

à Beaupré



A Beaupré, dans le parc du château mis gracieusement à disposition par la comtesse de Gontaut-Biron, on peut se souvenir de nombreuses manifestations, dont :

- les fêtes rurales organisées par la JAC en 1956 et 1957 (voir cette rubrique dans le chapitre Eglise)
- 4 ou 5 concours hippiques avec sauts d'obstacles et les stars du moment : Mademoiselle Pureur de Tourailles et Freddy Chaudron de Bertheléville et de nombreux autres cavaliers.

à Gondrecourt



Gérard se souvient : du spectacle des cosaques Djigit dans les prés de la ferme Jacquot à Gondrecourt. Un grand spectacle avec des simulacres de combat et surtout des cavaliers russes ramassant des objets à terre en se baissant depuis le cheval au grand galop.

dans les villages alentour

Gérard se souvient : avoir participé à des spectacles de théâtre organisés par Melle Troispieds notamment à Gondrecourt, Houdelaincourt, Baudignécourt, Saint Joire ...sous la conduite de Nicole et de son frère Jean-Michel qui transportait au moins 7 ou 8 gamins dans sa 402. Il a également le souvenir d'avoir joué le rôle du petit Grégoire à la salle des fêtes de Luméville. C'était un rêve de partir jouer dans les villages voisins et d'être applaudi. Ils avaient l'impression d'être dans un autre monde.

10-Les distractions

à Reynel



Gérard se souvient : 2 ou 3 fois par an, nos parents nous emmenaient à l'étang de Reynel. Après le pique-nique, nous devions attendre 3 heures avant de pouvoir se baigner, Sinon nous risquions de couler à pic. Je me souviens avoir vu nos parents danser sur le parquet de la guinguette installée au bord de l'étang. Il y avait des barques et des jeux pour les enfants. Pour nous, venant de Luméville, c'était à la fois Saint-Tropez et Disneyland.

Le mur du son

L'été, plusieurs fois par jour, les avions de la base de Saint-Dizier franchissaient le mur du son au dessus de nos têtes. La déflagration était très courte mais très forte. Elle se produisait quand l'avion atteignait la vitesse du son dans l'air soit 1224 kmh (Mach 1)
Une personne à qui je racontais cette anecdote m'a expliqué que la réglementation a changé et que, désormais, les vols supersoniques sont interdits en France.

105-L'étang



10-Les distractions

106-La neige

Gérard se souvient : qu'il y avait beaucoup de neige en hiver, cela pouvait durer de 2 à 3 semaines avec une épaisseur atteignant parfois 50 cm et qu'il fallait creuser une tranchée pour aller à la ferme Simon. On faisait des bonhommes de neige dans le clos derrière la ferme. et aussi des igloos dans lesquels on prenait notre gouter assis sur des chaises installées pour l'occasion.

Chaque famille avec des enfants avaient 1 ou 2 traîneaux (luges en français) maison ou fabriqués par le menuisier Pezet . Gérard se souvient en avoir fabriqué avec des lames métalliques récupérées sur des gros pots de peinture . On faisait du traîneau à Metanrupt ou derrière l'étang , sur la route de la gare ou encore au Mazet. Il avait essayé de fabriquer une paire de skis avec des vieilles chaussures clouées sur des planches mais l'essai n'avait pas été concluant.

Dans les périodes de neige, le village vivait différemment Les bêtes ne sortaient pas.



107-La pose des mais

10-Les distractions



Une tradition très ancienne : dans la nuit du 30 avril au 1er mai, les jeunes hommes célibataires du village déposent des branches devant les maisons des filles à marier. Ces « mais » étaient le symbole de l'arrivée des beaux jours et de la reprise des activités, Cette tradition existe encore dans certaines régions françaises.

Pierre se souvient : que deux adolescents dont il taira les noms avaient peint les cornes d'un troupeau de vaches au minium rouge. Une peinture impossible à enlever rendant les bêtes difficilement vendables. D'autres avaient bouché la cheminée de Wallie. Un peu dans le même style, un cultivateur un peu borderline leur avait demandé d'aller voler des fagots à la Trémont et, ils avaient allumé un grand feu de joie à côté du pont de chemin de fer sur le chemin menant à Tourailles.

Gérard se souvient : que les les garçons adolescents du village coupaient discrètement des branches avec des feuilles dans des haies autour du village et, la nuit tombée, les posaient avec une échelle dans les chanlattes (tuyau vertical pour l'eau de pluie) dans les maisons où il y avait une jeune fille en âge de se marier. Cette expédition donnait lieu à des farces (voire bien pire) : démonter les volets et les porter à la fontaine, déplacer les brouettes, les vélos, empiler du bois devant les portes. Les garçons étaient plus ou moins actifs, mais ils étaient, au minimum complices.

Le lendemain, ça ralaît un peu, voire plus, mais, finalement, pas trop compte tenu du travail à fournir pour récupérer les objets sur la place. Cela faisait partie des traditions, Les hommes, les plus concernés pour remettre de l'ordre se souvenait qu'ils avaient fait la même chose, quelques années auparavant.

Louis se souvient : c'était à partir de 14 ans que les garçons participaient à la fête. Le lendemain, Nicole invitait à la salle des fêtes les poseurs de mais et les filles concernées. Au café Soulette, on posait un genévrier. Une année, on avait empilé 4 stères de bois devant la porte du café. Le matin, on les a enlevé et Mme Soulette nous a alors payé à boire



images IA



108-La bonne année

Souhaiter la bonne année : une distraction ,vraiment ? Cela dépend :

-chez l'Odette et la tante Marthe, c'était très sympa. on avait droit à un verre de « p'tit doux », même quand on était jeune.

-chez l'oncle Ulysse : (on prononçait Nononcylusse), vous savez la villa entre les deux villes), un original doué pour les miniatures (sa villa à l'échelle et des bateaux assemblés dans des bouteilles) mais très froid, et nous ignorant lors de nos visites, contrairement à la tante Berthe, sa femme, très gentille. Je pense souvent à lui car, sur sa tombe, voisine de celle de nos parents, figure l'inscription. « J'ai été ce que tu es, tu seras ce que je suis »
Auparavant, il avait légué tous ses biens à l'hospice de Gondrecourt, preuve de sa grande générosité...

-chez la Tante Jeanne à Chassey : Bonne année t...Avant que l'on puisse terminer, elle prononçait un « Not'chien » définitif et on reprenait : « Bonne année, tante Jeanne, sous peine de terminer en enfer.



10-Les distractions



LES FÊTES A LUMEVILLE**Noël**

Quelques jours auparavant, nous avions pris le temps de choisir avec mon père le sapin le plus touffu, à la sapinière du Mont. Nous l'avions installé au-dessus de la crèche de santons et de papier-rocher et décoré à l'identique des années précédentes. C'était le coup d'envoi de la magie de Noël et des rêves d'enfants qui l'accompagnaient.

Le 24 décembre, c'était l'effervescence. Après le souper, nous jouions aux cartes jusqu'à la messe de minuit, qui commençait à minuit pile. L'église de Luméville ou de Chassey faisait salle comble. Célébrer la naissance du Petit Jésus en pleine nuit, avait quelque chose d'exceptionnel et solennel. Dans les rangées de bancs où, bien qu'emmitouflés on se caillait, l'émotion du grand soir était palpable. A la sortie, quelquefois, il neigeait, le paysage ressemblait à une carte de vœux.

Enfin, le réveillon ! La famille élargie + + avait pour habitude de se regrouper dans la pièce du bas, notre « salle de réception ». Comment était-ce possible d'asseoir autant de monde dans un si petit espace ? Ça causait fort, ça rigolait, ça picolait, ça se passait les plats de mains en mains et ça graillait. Le menu d'exception respectait la tradition. Une bûche achetée pour couronner le tout, mirabelle et café et chacun allait se coucher. Fin de la fiesta !

Les morveux que nous étions acceptaient d'être expédiés au lit plus tôt, car ils savaient qu'au petit matin, les cadeaux déborderaient de leurs chaussons. Nous rêvions de jouets bien évidemment. Le Père Noël avait le don de deviner les goûts de chacun, il n'allait pas nous décevoir. Je ne me suis jamais demandé comment ce gros bonhomme faisait pour se faufiler dans le tuyau de la cuisinière.

Mardi-Gras

Date rituelle. A la tombée de la nuit, les enfants de l'école, plus les grands-petits, frappaient à chaque porte des maisons. Affublés de vieilles fripes, le visage souvent dissimulé par un masque plastique fin et rigide, acheté au bazar de Gondrecourt (masque du loup ou des 3 petits cochons ou de Tintin ou de Milou), nous nous laissions scruter de la tête au pied. Les gens jouaient le jeu. Ils devaient deviner qui pouvait bien se cacher sous cet accoutrement. Persuadés d'être méconnaissables, surtout si on se taisait, nous rigolions sous cape, excités comme des puces, jusqu'à entendre notre prénom. Alors, à chacun, les gens distribuaient une sucrerie ou un beignet bien gras, cuisiné le jour-même. Le beignet de Mardi-gras.

Quand on rentrait pour le souper, on était déjà gavé. C'était notre Halloween, notre Carnaval de Rio, en tout petit.

Pâques

Jeudi, vendredi et samedi saint, nous remplacions les cloches parties pour Rome.

Midi et soir, une horde d'enfants défilait dans les rues, en hurlant « Voici l'heure de midi » ou bien « Voici les Angelus ! ». Les plus malins ajoutaient « Mesdames, grattez vos puces ! ». Trop drôle ! Et nous faisons résonner la crécelle, à grand coup de manivelle. Chacun avait la sienne, fabrication maison. Les crans du moulin avaient été retaillés pour l'occasion, la languette resserrée. Le son était réglé sur optimum. Samedi après-midi, nous passions dans les maisons quémander des œufs et des sous. Toute peine mérite salaire. Dès qu'on franchissait le seuil de la porte, nous chantions en chœur l'alléluia de circonstance. Chaque année, une vieille dame dont je tairai le nom, faisait sa radine, tout du moins faisait semblant. Elle, avait droit à une version spéciale dédicace « Madame a mis sa poule couver, c'est pour ne pas nous en donner, mais dans un an, on reviendra, alléluia. ».

Fin de la tournée, rendez-vous chez l'aîné de la bande. On étalait tout sur la table, les œufs, les sous, les gâteaux, les bonbons. Et les grands partageaient le butin, par ordre d'âge, dans un souci d'iniquité. Rentrés chez soi, on décorait les coquilles d'œuf à la gouache pour les exposer sur le buffet. Trop beaux, fallait pas y toucher. J'imagine qu'avant la date de péremption, ils terminaient dans un gâteau ou en omelette.

La fête à Chassey

Je veux bien être chauvin, mais reconnaissons que la fête à Chassey ressemblait plus à la Foire du Trône que celle de Luméville. Y a pas photo, eux avaient les auto-tamponneuses. Mes premières leçons de conduite. D'abord, avec un grand frère au volant qui m'expliquait les tenants et les aboutissants. C'est-à-dire percuter le plus violemment possible, en évitant d'être pris en sandwich. Quand je me sentis suffisamment habile et vicieux, je me risquai seul au volant. Le jour de la fête, nous mangions chez les Duhaut, des cousins éloignés. Festin assuré. En présence de la Tante Jeanne, l'aïeule, qu'on surnommait « Merci not' chien », expression qu'elle prononçait d'un ton revêche, sans nous laisser le temps de dire merci.

La forge

C'était là qu'on affûtait les lames, qu'on tordait les ferrailles, qu'on les soudait l'une à l'autre à coup de marteau sur l'enclume. Les Simon réparaient eux-mêmes les pièces de machine agricole cassées. Nous, les enfants, les arpètes, avions un rôle indispensable. On devait tourner la manivelle qui attisait la braise, sans discontinuer. Sans nous, le fer n'aurait jamais rougeoyé suffisamment pour devenir malléable sur l'enclume. En cachette, on s'amusait à imiter les grands et forger des épées de Lancelot, qu'on n'utilisait jamais parce qu'on avait raté. Dommage, les épées en bois étaient moins fatales.

Profitons à pleines dents du temps qu'il fait et de celui qui s'écoule.

Quand il pleuvait**Les jeux d'intérieur**

Notre coin de Lorraine n'étant pas réputé pour son beau temps, nous étions souvent contraints de jouer à l'abri des intempéries.

Les jeux de société pour enfants ne manquaient pas : cochon qui rit, nain jaune, dada, jeu de dames. J'étais mauvais joueur ; les parties de bataille se terminaient parfois en vraie bagarre. Le mécano, ancêtre du kapla ou des légos, nous occupait des heures.

Dans la grange, on jouait aux gendarmes et aux voleurs, aux indiens et aux cowboys, aux chevaliers avec tout leur attirail, endossant les panoplies en plastique reçues en cadeau à Noël. Ça, c'était pour les garçons.

Avec les filles, on jouait à la cachette en comptant jusqu'à 100, on jouait dans le foin, on jouait dans la paille. Je crois me souvenir d'un début d'incendie dans un espèce de tunnel construit entre les bottes de paille. Allumer un feu de camp pour notre tribu d'indien n'était pas la meilleure idée.

Mon frère Gérard, le bricoleur-inventeur de la fratrie, avait conçu une machine bizarroïde actionnée par un moteur à pétrole. Il m'avait nommé son assistant. Il devait pleuvoir, nous étions dans l'entrée, assis sur le carrelage. Tout d'un coup, mauvaise manip, le moteur a explosé. Notre peau avait roussi, on a frisé la catastrophe. Pour le concours Lépine, c'était raté .

La chasse aux escargots

Les escargots de Bourgogne au beurre persillé étaient un plat de choix.

Pas besoin d'aller bien loin pour en trouver, ça pullulait.

Une fois attrapés, ils étaient séquestrés dans un enclos grillagé, spécialement conçu pour eux.

On les laissait dégorger durant plusieurs semaines avant de les ébouillanter.

Peut-être conscients de leur sort, les pauvres s'agglutinaient au plafond tentant une évasion.

Avant qu'ils ne passent à la casserole, on organisait des courses avec les plus véloces, leur numéro de dossard peint sur la coquille.

109-Joël raconte

10-Les distractions

Le piège à grenouilles

La proximité de l'étang et du ruisseau nous facilitait la tâche. A la saison des amours, après le souper, nous accompagnions notre père sur la route, derrière la la maison. On les voyait sauter par dizaines, coassant à qui mieux mieux. Dès qu'on allumait la lampe électrique, elles s'immobilisaient. Il suffisait d'ouvrir nos sacs de jute pour les remplir en deux temps trois mouvements. Au phare de voiture, c'était encore plus efficace.

Le coin à champignons

Autour de Luméville, la nature est généreuse. Munis d'un bâton, on chassait la jaunotte dans les sous-bois, facile à repérer grâce à sa couleur d'or. Nous connaissions les coins et n'étions pas toujours les seuls. Certains soit-disant en faisaient du commerce. Dans les champs, pas loin des bouses de vaches, on trouvait des pieds bleus, des rosés, des pieds gris. Pas aussi goûtus que la reine des champis, mais bon, c'était gratuit.

Quand il neigeait

La luge

Dès qu'on voyait le ciel se teinter en jaune pisseux, on se frottait les mains et on sortait nos luges. On les appelait traîneaux. Lourds et mastocs, fabrication maison. Une ficelle permettait de traîner le traîneau, deux bandes de ferraille savonnée de glisser aisément. La pente de Metanrupt (?) était la plus vertigineuse. Problème : un ruisseau s'écoulait juste au bas de la pente. On montait à plusieurs pour gagner en poids et en efficacité. Sensation assurée ! Le but était donc de dévaler le plus vite possible et de freiner juste à temps. Il y en avait toujours au moins un (souvent le plus petit parce qu'il était devant), qui rentrait en catastrophe, trempé comme une soupe froide. Nos moufles en laine ne suffisaient pas pour protéger les doigts de l'onglée. Sans parler des orteils qui viraient au bleu violacé. Il fallait frictionner une bonne heure près du feu pour que le sang re-circule normalement.

109-Joël raconte

10-Les distractions

Quand il neigeait

La circulation routière

Bien que le chasse-neige passe dégager les routes, celles-ci restaient difficiles à emprunter. La neige était tellement tassée qu'avec le verglas par-dessus, les pneus vous emmenaient dans le fossé.

Sans oublier le vent du nord qui formait des congères empêchant de passer.

Pendant 4 ans, j'empruntais le car de ramassage scolaire pour me rendre au CEG de Gondrecourt. Il s'arrêtait dans chaque village du sud du canton. Une heure de trajet le matin, Bonnet, Tourailles, Houdelaincourt, Demange-aux-Eaux. Tout un périple. Le retour était plus court, il passait par Dainville-Bertheléville. Pour le chauffeur, la côte de Mandres, par temps de neige, était sa bête noire.

Il peinait à atteindre le sommet, devait s'y reprendre à plusieurs fois. Ça patinait, ça patinait. Nous étions tous à prier sur nos sièges. « Pourvu qu'il n'y parvienne pas ! ». Des fois, ça marchait. On rentrait alors à pied, 3 km, tout contents de rater un jour d'école. Pourtant, j'aimais ça.

La portion

Il nous arrivait d'aller faire la portion dans un sous-bois enneigé. Avant le réchauffement climatique, la couche de neige tenait plusieurs jours. La sève était au repos, les travaux des champs également. On n'avait pas le choix.

Pour chaque foyer, la parcelle de forêt à élaguer changeait d'endroit chaque année. Elle avait été précédemment tirée au sort à un conseil municipal.

L'affouage était une affaire sérieuse. On pouvait tomber sur une bonne pioche comme sur une mauvaise. Pas assez fourni, difficilement accessible, trop pentu, ça râlait dans les chaumières.

L'image idyllique que j'en garde ? La pause repas du midi. On faisait cuire des patates dans un énorme tas de braise, restes d'un feu de branches et de broussailles. Il existait une technique pour retirer sa pomme de terre cuite à point, sans se brûler les doigts.

Avec une pointe de beurre et une pincée de sel. Hum !

109-Joël raconte

Dès qu'il faisait beau

10-Les distractions

Dehors, dehors, dehors

Contrairement aux Collot, les Simon étaient sportifs. Le football, le ping-pong, la course à pied, à vélo, le saut en longueur, en hauteur. Ils mesuraient, chronométraient, comptaient les points, notaient les scores, tiraient les équipes. Un esprit de compétiteur très développé, auquel évidemment j'adhérais.

Nous avons nos propres Jeux Olympiques et inventions toutes sortes de compétitions, non inscrites au CIO.

La course en équilibre sur le muret de la mangeoire des vaches dans la nouvelle écurie, par exemple. Il ne fallait surtout pas glisser ou écarter les jambes, sinon l'entrejambe s'écrasait piteusement sur la margelle en béton en une fraction de seconde, ça faisait mal.

Le sprint se concourait 2 par 2 entre 2 bornes hectométriques, la course de fond entre 2 bornes kilométriques. Un juge olympique suivait la course à vélo, s'assurant qu'il n'y avait pas de triche, ni de bagnoles sur la route.

Certainement influencés par Thierry la Fronde, on organisait fréquemment des tournois de lancer de fronde, une pierre solidement attachée au bout d'une longue ficelle. Les athlètes frondeurs se retrouvaient dans le pré en herbe derrière la ferme. Une fois, en allant ramasser mon arme de jet, je me suis pris une pierre derrière la tête. Le crâne en sang. Imprudence, manque de bol ou tentative d'assassinat, l'enquête n'a jamais tranché.

Dans ce même pré, nous avons un point de ralliement, au pied ou en haut d'un noisetier, énorme, tout du moins pour mes yeux d'enfant. On y avait installé une balançoire et construit une plateforme entre les branches, qui nous servait de cabane mirador. On y avait établi notre camp, à l'abri du regard d'éventuels ennemis.

Les cueillettes de saison

A cet âge doré, nous étions très fleur bleue.

Des bouquets de coucous, de boutons d'or, qu'on offrait aux grand-mères, aux mamans, qu'on déposait sur les tombes.

Le jour du 1^{er} Mai, muguet porte-bonheur.

Et dès qu'elles pointaient leur nez, les jonquilles, annonceuses de printemps.

Le meilleur coin, c'était le bois sur la route de Dainville, juste après l'étang de l'Ognon, où on allait se baigner en été.

Sur le bord des routes poussaient des merisiers du domaine public. On n'hésitait pas à grimper tels des chimpanzés pour cueillir les plus rouges aux bouts des branches, à nos risques et périls. Surtout en matière de chiasse carabinée.

Dès que j'entendais au loin le klaxon, ne serait-ce que le bruit du moteur diesel, je me précipitais comme un dératé vers le pont de la voie de chemin de fer, en haut du chemin de Tourailles, pour voir passer le train. Il n'avait pas d'horaire précis, c'était un train de marchandise aléatoire, qui transportait en général des sacs de potasse ou d'engrais. Si j'arrivais à temps, je poussais des cris depuis la rambarde et agitait les bras pour que le conducteur me voit et réponde d'un signe de la main. La loco suivie d'un seul wagon passait sous mes pieds à faible allure en klaxonnant et je les regardais s'éloigner, en rêvant qu'un jour, je serai peut-être cheminot.

La gare de Luméville se situait à un kilomètre de là, c'était le terminus. Fréquemment, on s'y rendait à pied en essayant de tenir l'équilibre sur un rail sans tomber, les bras en guise de balancier.

La voie était unique, le trafic sporadique, on ne risquait pas de se faire renverser par un train TGV.

La gare était composée d'un quai et d'un hangar où on entreposait les marchandises, en attendant que les tracteurs débarquent. Je m'amusais à imaginer l'époque d'avant-guerre, quand la voie continuait jusqu'à Poissons en Haute-Marne, quand les wagons étaient remplis de voyageurs, quand il y avait un chef de gare à képi sifflant les départs sur un quai saturé des fumées noires de la machine à vapeur.

La maison standard du garde-barrière étaient habitée. Vu la fréquence du trafic, je ne sais pas s'il était nécessaire d'abaisser la barrière au passage du train. Je me souviens particulièrement d'un de ses habitants, un enfant, Benito. Sa famille venait d'Espagne. Le père travaillait comme bûcheron pour un marchand de bois. Benito est venu à l'école quelque temps. Son visage tout joufflu m'est resté en mémoire, on était super copain. Si je le croise un jour, pas sûr qu'on se reconnaisse.

Par tous les temps : les corvées

A Luméville, la notion de travail domestique pour le bien de la communauté commençait dès le plus jeune âge. La paresse était bannie, le courage était vertu. D'ailleurs, nous n'appelions pas cela des corvées. S'en acquitter au plus vite pour aller jouer faisait partie de notre stratégie.

Au quotidien : le bois, la vaisselle, remplir l'auge du cochon, nourrir les lapins.

Apporter la gamelle des chats dans l'écurie, mélasse d'eau, de lait, de pain rassis. Tous les chats du quartier s'y donnaient rendez-vous.

Le rôle d'un chat à Luméville consistait à débarrasser l'humain des souris, point final. Jamais nous ne l'invitions pour un câlin au coin de l'âtre.

Alors, les chats à demi sauvages proliféraient. Les femelles accouchaient en cachette et on était obligé de désigner un volontaire, chargé d'éliminer les bébés chatons par noyade ou coup de pelle. Monde cruel !

Aux vacances scolaires : mondage des poules, des canards, de la soue à cochon et des clapiers. Ensuite, paille fraîche.

Anecdote. Je nettoyais le poulailler avec Gros Glou (Alain). Une occasion de se raconter des blagues. Dans mon délire, je lui dis : « Je vais te donner un coup de fourche » en joignant l'acte à la parole. Pour de rire. Je ne l'avais pas raté, son tibia était entaillé. Risque de tétanos, panique !

Direction notre mère, notre Samu. Désinfection, pansement, certainement un Aspro qui guérit tout et grosse punition. Je ne l'avais pourtant pas fait exprès ! M'en veut-il encore aujourd'hui ?

**Ma distraction préférée :
le cinéma**

Mes aînés avaient eu la chance de regarder la télé au presbytère de Chassey chez l'Abbé Bréville, avec les enfants du caté. Pas moi, j'étais trop petit.

Quand les Simon revinrent de la foire de Bar-le-Duc avec une télé noir et blanc, 1^{er} prix de la tombola, ce fut l'événement. Autant d'images dans un si petit écran, j'étais fasciné ! Et je suis devenu un « geek » comme aujourd'hui, on qualifie les accrocs de l'écran. Même le petit train de l'Interlude m'intéressait. Pour être sûr de ne rater aucun épisode de Zorro ou d'Ivanhoé, j'inventais des stratagèmes.

Mes parents attendront que nous ayons quitté le foyer pour acheter leur premier téléviseur. En couleur.

Le cinéma de Gondrecourt

« Ce soir, on va au cinéma ». J'adorais mon père quand il disait ça, le samedi soir. On sortait notre auto et on partait voir le film à l'affiche. « Sissi l'impératrice ». « Le jour le plus long ». « Les deux orphelines ». Pas certains que tous ces films soient adaptés à l'âge que j'avais.

Quelle ambiance dans cette salle obscure. Les sièges en bois pliables, le rideau d'écran où étaient peintes des publicités locales, la lampe torche de l'ouvreuse, c'était plein à craquer.

La séance commençait par un documentaire ou un Charlot. Ensuite, les actualités pas vraiment récentes, commentées par une voix de baryton, toujours la même. A l'entracte, l'ouvreuse passait dans les rangées pour vendre des esquimaux au chocolat sans crème glacée, le panier en bandoulière.

Le cinéma de Luméville

Mes années collège. Une fois par semaine, un projectionniste venant de Poisson s'installait dans la salle des Fêtes et projetait des films, issus du vieux répertoire. J'y ai vu des pleplum, des westerns et tous les Josélito.

Les images défilaient sur le grand écran peint sur un mur avec en bruit de fond, le cliquetis permanent du projecteur, qui ne s'arrêtait qu'aux changements de bobine. Les problèmes étaient fréquents : une ampoule qui grille, un mécanisme qui coince. Quand la machine chauffait trop, elle fondait le plastique de la bobine. Soit il pouvait couper la partie endommagée grâce au ciseau, soit on repartait chez nous, frustré.

Cet homme, mince, à lunette, était projectionniste itinérant. Amoureux du 7^{ème} Art. Parait-il qu'il faisait cela en plus de son travail. Le prix des entrées était dérisoire, nous étions dix clampins. Un saint homme !